

Jordi Colomer

l'insolite révélé

Jean-Marc Chapoulie

Une rétrospective de Jordi Colomer est programmée à la Galerie nationale du Jeu de paume, à Paris, à partir du 21 octobre 2008. Vidéaste et photographe, l'artiste catalan est également nourri par le cinéma, le théâtre et l'architecture. Cette exposition d'une dizaine d'œuvres, dont l'emblématique série de films *Anarchitekton*, sera l'occasion de découvrir trois créations récentes de l'artiste, *Pozo almonte*, *En la pampa* et *Babelkamer*.



«Pozo Almonte» (détail). 2008. 33 tirages Lightjet sur papier argentique. 40 x 60 cm chacun. (Production Jeu de Paume, Paris). *Lightjet prints on silver paper*

■ *Pozo almonte* (2008) est une série de trente-trois photographies (60 x 40 cm) de tombes situées dans un désert au Chili. Ce cimetière regorge d'étranges mausolées : on pense y voir des cabanes de jardin improvisées, des baraques à frites improbables, des isolements religieux interdits, des guichets de cinéma oubliés, des serres sans plantes, des abribus fermés ou des cabines de plages perdues... Ces constructions brutes donnent, involontairement, l'impression d'une casse de pavillons témoins, et offrent aux tombes le statut utopique d'ultimes demeures : comme si les proches étaient devenus architectes d'un jour pour loger leurs morts.

Jordi Colomer est coutumier de ces prototypes qui assemblent carton, bois, tôle ondulée et papier, pour imiter ici un mausolée en pierre et marbre, là un bâtiment courbe en béton d'Oscar Niemeyer (*Anarchitekton*, 2002-2004), ou encore un char d'assaut de la guerre d'Espagne (*Prototipos*, 2004). Et, toujours, il affirme ouvertement, dans l'image, qu'il nous trompe – outrageusement dans *Anarchitekton*, quand la maquette d'un bâtiment est brandie face à l'original, sous son nez, comme pour

Jordi Colomer Revealing the Unexpected

The Jeu de Paume is inaugurating a Jordi Colomer retrospective on October 21. It will feature a dozen works by this Catalan video maker and photographer whose work is informed by his interest in cinema, theater and architecture. The show will include the emblematic *Anarchitekton* series of films, but also three very recent works, *Pozo almonte*, *En la pampa* and *Babelkamer*.

■ *Pozo almonte* (2008) is a series of 33 photographs (60 x 40 cm) of tombs in Chile's Atacama Desert. The strange mausoleums in this cemetery look like makeshift garden sheds, unlikely fast-food vans, off-bounds religious confessionals, forgotten cinema ticket windows, glasshouses without plants, closed bus shelters or lost beach huts. These crude constructions involuntarily bring to mind a junkyard of old show homes, giving the tombs the utopian status of a last residence, as if family and friends had become architects for a day to house their dead.

Jordi Colomer is in the habit of working with prototypes, with these assemblages of cardboard, wood, corrugated iron and paper. Here he uses them to imitate a mausoleum of stone and marble, elsewhere it may be a curving concrete building by Oscar Niemeyer (*Anarchitekton*, 2002-2004), or perhaps a cobbled-together tank from the Spanish Civil War (*PROTOTIPOS*, 2004). And his images always make it perfectly clear that they are fooling us—outrageously so in *Anarchitekton*, in which the protagonist brandishes architectural models in front of



«En la pampa». (Cementerio santa isabel). 2007. Tirage Lightjet sur papier argentique. 108 x 140 cm. (Toutes les photos, court. galerie Michel Rein, Paris). "In the Pampas"



«Anarchitekton» (Osaka). 2004. Tirage numérique. 120 x 180 cm. Digital print

l'agacer ou l'exciter. La réalité vacille-t-elle à côté de sa réplique ? Il semble bien que oui. Les baraques mortuaires comme les maquettes d'édifices ou cette enseigne de néons juchée sur le toit d'une voiture (*No future*, 2006, dont le slogan s'inscrit sur tous les lieux placés sur son passage), sont des créations d'illusion qui dénoncent la réalité en tant qu'illusion.

Le réel et l'artificiel

Jordi Colomer produit un art magique à partir d'utopies architecturales aux perspectives et aux proportions fantaisistes, il est peuplé d'acteurs ou d'objets insolites. Il ne crée pas pour autant un fantastique, mais produit de l'insolite, si l'on en retient la définition proposée par Georges Franju : « *L'insolite est dans les situations, il ne se crée pas, il se révèle.* »

Jordi Colomer fabrique des images avec des situations insolites : il place la *Papamóvil* (2005) du Vatican, version maquette, dans une rue, fait porter des panneaux en carton peints de couleurs vives à des Yéménites (*Arabian Stars*, 2005), où sont inscrits les noms de personnalités connues dans la culture locale (Muhammed

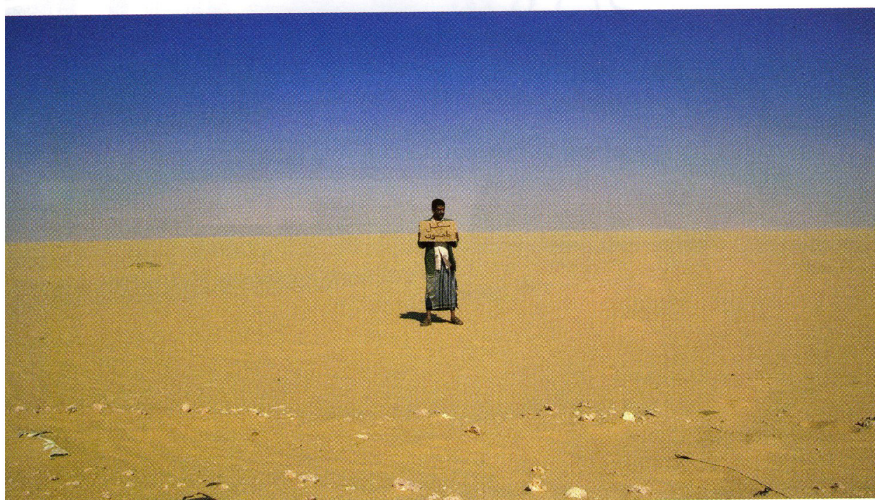
Al Zubeiri ou Abdullah Al Baradonun), ainsi que de célébrités occidentales (en traduction phonétique, James Bond, Barbie, Astérix, Saint-Nicolas, Che Guevara, Mies van der Rohe ou Picasso). Rien n'est à sa place, une gamme hétéroclite de prototypes en carton-pâte, d'espaces absurdes – le plus faux possible –, et de signalétiques énigmatiques sont mis en tension avec leur environnement.

Jordi Colomer fabrique des mondes contre-faits, tels que Georges Méliès ou Segundo de Chomón les magnifiaient. Comme eux, il n'utilise pas d'effets spéciaux de haute technologie pour se rapprocher de la réalité. Il prend aux décorateurs de théâtre, aux constructeurs de chasses-trapes et de faux-semblants leurs bidouilles et leurs effets de manche ridicules pour nous ramener, non pas à la réalité, mais à la conscience de son caractère illusoire.

Dans son dernier film, *En la pampa* (2008), un road movie s'improvise en quatre séquences pour un jeune couple en errance dans le désert d'Atacama (Chili). On a la sensation d'assister à « *un film égaré dans le cosmos* » ou à « *un film trouvé à la ferraille* » – titre des cartons de

Week-end de Jean-Luc Godard – tant la sensation du vide lunaire met ces deux corps en apesanteur dans l'image. On y retrouve un cimetière dans ce désert, dont on pourrait bien attribuer la création à l'artiste, et qui marque la disparition d'une ville inconnue. Une vieille voiture abandonnée, deux jeunes amoureux en virée et un cimetière de bouts de bois deviennent ici les agents insolites d'une situation de fiction. Ces quatre vidéos seront présentées au Jeu de Paume et projetées sur des écrans de carton, comme si le matériau pouvait donner de l'épaisseur à la réalité...

Toucher le réel par excès d'artificiel est un propre de la fiction que l'on retrouve dans plusieurs installations de Colomer. *Eldorado* (1998), film présentant un aveugle qui cherche obstinément quelque chose, est ainsi projeté dans une salle en pente comme pour mieux inclure le spectateur dans l'écran, l'y catapulte, son vertige étant accentué par les panoramiques circulaires de la caméra (illuminant d'un halo son passage). Cette projection d'un monde d'aveugle dans un monde de voyants, ces deux perceptions qui se frictionnent, la



«Arabian Stars» (Michael Jackson). 2005. Cibachrome contrecollé sur dibond. 102 x 137 cm. Cibachrome/dibond

the real-life buildings, as if to goad or arouse them. Does reality start to look shaky when shown beside a replica? It would seem so, yes. The mortuary huts and the maquettes of buildings, or that neon sign placed on a car roof (*No? future!* 2006, a slogan inscribed on all the places it passes through) are creations built on illusion which denounce reality itself as an illusion.

The real and the artificial

Jordi Colomer produces art that is magical based on architectural utopias with fantastical proportions, and peopled with unexpected figures and objects. It is this

unexpectedness—rather than fantasy—that defines his work. This is the apt definition of the word put forward by Georges Franju: “The unexpected is to be found in situations; it is not created, but revealed.”

Jordi Colomer makes images out of unexpected situations: he places his maquette of the *Papamovil* (2005) in the street, gets Yemenites (in *Arabian Stars*, 2005), to hold aloft pieces of cardboard with the names of Western and local celebrities painted on them—from Muhamed Al Zubeiri and Abdullah Al Baradonun to James Bond, Barbie, Astérix, Saint Nicholas, Che Guevara, Mies van der Rohe and Picasso, all transcribed

phonetically into Arab script. Nothing is in its place: a jumble of pasteboard prototypes, absurd spaces (and as false as can be) and enigmatic signage are used to inject tension into their real-life environment.

Jordi Colomer makes false, counterfeit worlds, of the kind that Méliès and Segundo de Chomón magnified on the screen. And like them, he has no need of special effects and haute-technology to get closer to reality. He takes ruses and ridiculous bits of showmanship from theatrical set makers, from the constructors of false trapdoors and tricks, to bring us back, not to reality, but to the consciousness of its illusions.

In his latest film, *En la Pampa* (2008), an improvised road movie falls into place in four sequences showing a young couple wandering in the Atacama Desert. We get the impression we are watching “a film gone astray in the cosmos,” or “a film found at the scrap yard” (to quote the title cards from Godard’s *Week-end*), such is the sensation of lunar emptiness, which translates into the seeming weightlessness of the bodies in the image. Here we come across a cemetery in the desert, one that we might assume the artist himself created. It is all that remains of an old mining town. An old abandoned car, two young lovers on a journey and a cemetery knocked together out of bits of wood become the surprising ingredients of a fiction. These four videos will be presented at the Jeu de Paume on cardboard screens, as if cardboard could somehow bestow a little thickness on reality. Touching the real through an excess of artificiality is a characteristic found in several of Colomer’s installations. *Eldorado* (1998), a film showing a blind person obsessively trying to find something, is thus projected in a sloping room, as if to better include the spectator in the space of the screen, and the dizziness induced by the floor is heightened by the camera’s circular panning movements (its passage illuminated by a halo). This projection of a blind man’s world into the world of the sighted, the friction between the two perceptions, the resistance to movement between the contiguous surfaces—Colomer does not produce images, not even moving images: he arranges worlds. He considers the lens as a function of the human eye in addition to being a tool of the camera, and therefore places the image and its perception in the exhibition on the same level.

In *Babelkamer* (“Babel Box,” 2007) Colomer transposes the myth of the Tower of Babel into a Belgian caravan where a Fleming and a Walloon are seen speaking in sign language in a room that has been hastily converted into a makeshift TV studio. Their gestures are translated into their respective



«Papamóvil», 2005. Diaporama. 1' en boucle. “Popemobile.” Looped slide projection



«Babelkamer». 2007. Série de 10 vidéos, DV CAM, 90'. *Series of 10 videos*

résistance à un mouvement relatif entre des surfaces de contacts... Jordi Colomer ne fabrique pas des images, même animées, il agence des mondes. Il considère la lentille comme outil de la caméra, mais aussi comme fonction de l'œil humain, et met donc sur le même plan une image et sa perception dans une exposition.

Bulle translucide

Dans *Babelkamer* (Chambre bavarde, 2007), l'artiste transpose le mythe de la tour de Babel à l'échelle d'une caravane belge. À l'intérieur de cette dernière, un Flamand et un Wallon conversent en langue des signes dans un salon bricolé pour l'occasion en studio télé de fortune. Leurs gestes sont traduits par des sous-titres dans leurs langues respectives. L'incapacité de comprendre ce dialogue mobilise l'attention du spectateur sur un autre point : la nécessité d'entreprendre la mise en scène d'une double incompréhension, celle de gestes et de mots. La caravane, présentée vide au centre de la salle d'exposition, est surplombée par ces images bavardes. Jordi Colomer nous place ainsi dans un espace en chantier, une construction temporaire qui nous fait prendre conscience des différents territoires, d'espace et de langage, au sein desquels nous évoluons.

Cette prise de conscience est produite de façon récurrente par les installations de l'artiste. Ce que *Babelkamer* mobilise avec le langage, *Eldorado* le fait avec la vue, et chacune de ses propositions à la suite, qui vient éveiller notre conscience des espaces de vie, développe

des bulles de perceptions singulières. En effet, Jordi Colomer ne voit pas le monde comme une totalité où seraient emboîtés tous les êtres vivants. Il ne croit pas plus à l'opinion commune validant l'existence d'un espace et d'un temps qui vaudraient pour tous. Il nous confronte sans cesse à des perceptions différentes, à travers les expériences singulières de sourds et de muets, d'aveugles et de nains (*Simo*, 1997), mais aussi d'amoureux et de bricoleurs, qui, nous mettant face à des singularités différentes, nous font prendre conscience de notre monde, de notre espace vécu comme une bulle translucide dans laquelle sont enfermés le visible et le sujet. ■

Jean-Marc Chapoulie est enseignant à l'école des beaux-arts d'Annecy. Il est artiste, critique et commissaire d'exposition.

Jordi Colomer

Né à Barcelone / Born in Barcelona en / in 1962

Vit et travaille à Barcelone et Paris /

Lives and works in Barcelona & Paris.

Expositions récentes / *Recent shows:*

2008 *España Arte Spagnola 1957-2007*, Palazzo Sant'Elia, Palerme (18 mai - 14 septembre)

Ambition d'Art, IAC Nouveau Musée, Villeurbanne (16 mai - 21 septembre)

Low Key, Fundacion Marcelino Botin, Villa Iris, Santander (1^{er} août - 21 septembre)

Fundació Suñol, Barcelone, 6 février - 31 décembre

2008 Galerie nationale du Jeu de Paume, Paris (21 octobre - 4 janvier)

2009 Galeria Juana de Aizpuru, Madrid (février)
Galerie Michel Rein, Paris (juin)

languages in the subtitles. Their inability to understand this dialogue draws spectators' attention to another point: the need to stage a double incomprehension, both gestural and verbal. The caravan, which is shown empty in the middle of the exhibition room, appears beneath these babbling images. Colomer thus places us in a kind of work site, a temporary construction that makes us aware of the different territories, both spatial and linguistic, that we inhabit.

This kind of awareness is something that is produced by all the artist's installations. What *Babelkamer* brings to the fore with language, *Eldorado* evokes with sight, and each of his propositions intensifies our perception of our living spaces, developing singular pockets of perception. For Colomer does not see the world as a totality neatly containing all living beings. Nor does he share the common opinion that time and space are the same for us all. He is constantly confronting us with differing perceptions, as represented by the singular experiences of the deaf, the mute, the blind, or also by dwarves (*Simo*, 1997), lovers or handymen. These forms of difference makes us aware of the singularity of our own world, which we tend to experience as a translucent bubble containing the visible and the subject. ■

Translation, C. Penwarden

Jean-Marc Chapoulie teaches at the École des Beaux-arts d'Annecy. He is also an artist, critic and curator.